

LES MALADIES.

Cette maladie est pour la gloire de Dieu. (JEAN, XI, 4.)

Je voudrais, mes frères, vous présenter quelques réflexions simples et pratiques sur l'usage que nous devons faire des maladies. Je ne me suis pas laissé détourner de choisir un pareil sujet par cette considération qu'il ne s'applique pas directement, dans le moment actuel, à la plupart de mes auditeurs; car, outre qu'il en est un certain nombre qui, sans être absolument malades, ne jouissent pourtant pas d'une santé parfaite, et qui se trouvent dans un état habituel de malaise, plus pénible peut-être qu'une maladie proprement dite, — sans compter, dis-je, les personnes qui rentrent dans cette catégorie, et le nombre en est peut-être considérable — il n'est pas un seul d'entre vous qui n'ait été malade, ou qui tout au moins n'ait devant lui en perspective une maladie, ne fût-ce

que la dernière. Il n'est donc pas un seul d'entre vous à qui mes paroles ne puissent être applicables, et qui n'ait des leçons à y recueillir. Je m'attacherai à rendre cet enseignement aussi simple, aussi pratique, aussi populaire que possible ; c'est surtout dans un pareil sujet qu'il faut se garder des recherches de l'art humain. Peu m'importe que mes réflexions ne s'enchaînent pas dans un ordre logique, ou qu'elles ne se rattachent pas à une vue d'ensemble ; je me contenterai de vous les présenter dans l'ordre où elles s'offriront d'elles-mêmes à mon esprit, ne mettant d'importance qu'à deux choses : d'abord d'être évangélique et vrai, ensuite clair et simple, à la portée de toutes les classes de mes auditeurs.

La première pensée que je voudrais faire naître dans votre esprit quand vous êtes malade, c'est qu'il y a dans cette maladie une grâce de Dieu toute spéciale, une réponse de sa providence au besoin secret de votre cœur.

En effet, s'il est une vérité universellement reçue dans une église chrétienne, c'est que la chose la plus importante pour vous, la seule chose réellement *nécessaire*, c'est de travailler à votre salut, de vous occuper des intérêts éternels de votre âme, et de vous assurer une place dans le royaume des cieux. Mais lorsqu'on vous parle de la nécessité de vous occuper de ces choses, vous répondez généralement que vous

n'en trouvez pas le temps. Vous avez dans cette vie des intérêts actuels, pressants, qui réclament, pensez-vous, la meilleure partie, si ce n'est la totalité de votre temps et de vos efforts. C'est une famille à nourrir et à élever, une fortune à faire ou à conserver; ce sont des chances malheureuses à prévoir et à conjurer, des chances favorables à deviner ou à saisir; c'est un travail actif et incessant, manuel ou intellectuel peu importe, qui remplit toutes vos journées et peut-être vos veilles; ce sont des préoccupations commerciales, ou politiques, ou littéraires, ou scientifiques, ou industrielles, ou domestiques, en un mot qui se rapportent à l'un ou à l'autre des mille intérêts de la vie présente, et qui ne vous laissent pas le loisir de penser à une vie meilleure, ni de travailler d'une manière sérieuse à votre perfectionnement moral. Vous sentez bien le besoin de ces choses, et ce n'est pas sans regret que vous vous laissez emporter de jour en jour par le tourbillon de la vie active; il s'établit dans votre conscience chrétienne un conflit douloureux entre vos devoirs temporels et vos devoirs spirituels, entre les intérêts de la vie présente, moins graves mais plus sensibles, plus actuels, plus pressants, et ceux de la vie à venir, plus solennels, mais qui semblent perdre quelque chose de leur force et de leur urgence par l'effet de l'éloignement; vous êtes embarrassés pour déterminer la répartition de votre temps entre ces deux ordres d'intérêts divergents;

vous craignez, si vous donniez beaucoup de place à la prière et à la vie intérieure, de ne pas remplir tous vos devoirs comme citoyen, comme père ou mère de famille : eh bien ! cher frère ou chère sœur, la maladie que le Seigneur vous envoie est une réponse de sa providence à ces regrets, à ces craintes, à ces désirs intimes de votre cœur. Quand vous êtes malade, vous ne pouvez plus mettre en doute la volonté de Dieu à votre égard, ni le devoir auquel il vous appelle présentement. Avec la maladie toute incertitude cesse, et le conflit dont je parlais n'existe plus. Hors d'état pour le moment de vous occuper de vos affaires temporelles, vous n'avez évidemment qu'une chose à faire ; il est vrai pour vous dans toute la force du terme qu' « une seule chose est nécessaire, » à savoir d'élever votre âme à Dieu et de vous occuper sans distraction de votre salut. La maladie est une voix qui vous crie de la part du Seigneur : « laisse là pour un temps tous les travaux temporels, toutes les préoccupations terrestres, tous les rêves d'ambition ou de fortune ; ferme ton oreille à tous les bruits du monde, rentre en toi-même, songe à ton âme, regarde au ciel, saisis la vie éternelle, ouvre ton cœur aux instructions que j'ai à te donner, et dont cette épreuve sera l'organe béni si tu sais en profiter. » « Il y a une grande douceur pour l'âme chrétienne à envisager les maladies sous ce point de vue. Ce sont des temps d'arrêt, des stations salutaires que

Dieu nous ménage dans la carrière active, parfois trop active que nous avons à fournir ici-bas ; et je me rappelle ici un passage touchant d'un cantique morave qui, sous une forme naïve et familière, exprime une vérité dont toute âme chrétienne fait tôt ou tard l'expérience :

En me couchant au lit de maladie
 Bien tendrement mon âme il a bénie.
 Dans notre course il fait ces parenthèses
 Pour nous parler de nos cœurs plus à l'aise. *

En effet, ce n'est pas dans la vie extérieure, bruyante, passionnée, que nous pouvons entendre à l'aise la voix de notre Dieu ; c'est lorsque nous sommes couchés sur un lit de maladie, réduits par une volonté souveraine à l'heureuse impossibilité de nous laisser absorber par les intérêts de la terre. Mettons à profit, mes chers frères, ces salutaires parenthèses que Dieu ouvre de loin en loin dans le livre de notre vie. Entrons dans ses intentions quand il nous envoie la maladie, laissons-nous aller à sa direction souveraine, plaçons-nous entre ses bras paternels, déchargeons-nous sur lui de toute inquiétude pour ce qui touche à nos intérêts temporels ; celui qui nous retient inactifs sur notre lit saura bien en prendre soin pour nous, si nous savons, nous, écouter sa voix et accepter sa volonté.

A peine est-il nécessaire d'ajouter que dans tout ce

que j'ai dit je n'ai pas eu un seul instant la pensée de vous détourner de chercher la guérison, et d'employer les moyens qui vous sont offerts pour l'obtenir. Dieu a mis en nous le désir de la délivrance quand nous sommes sous l'épreuve, de la guérison quand nous sommes malades, et ce désir est légitime par cela même qu'il vient de Dieu. Non-seulement il vous est permis, mais c'est un devoir pour vous, quand vous êtes malades, de chercher la guérison, devoir qui n'a rien d'incompatible avec les soins donnés à votre salut, avec la vie de méditation et de prière. Mais au sujet de la guérison et des moyens de l'obtenir, j'ai une observation importante à vous rappeler. Nous sommes généralement portés, en temps de maladie, à regarder exclusivement aux moyens humains de guérison, à mettre notre confiance dans ces moyens-là, à faire dépendre notre santé des remèdes qu'on nous présente, de l'homme qui les ordonne. C'est là une grave et funeste erreur. L'Écriture nous raconte qu'Asa étant malade ne rechercha pas l'Éternel, mais les médecins; et cette circonstance nous est signalée comme un grave péché de ce roi de Juda, pieux d'ailleurs ¹. Il faudrait nous rappeler sans cesse que tous les moyens employés pour notre guérison n'ont par eux-mêmes aucune efficacité, et que cette efficacité vient tout entière du Seigneur. Il n'y a

¹ 2 Chron., XVI, 12.

pas , dans telle ou telle substance dite médicale , une vertu magique pour rendre la santé ; cette substance n'est qu'un intermédiaire, inerte et impuissant par lui-même, au moyen duquel agit la puissance de Dieu ; et ce que je dis des remèdes, il faut le dire aussi des hommes qui les choisissent. La santé et la maladie, la vie et la mort n'ont pas été remises entre les mains d'un homme ni d'aucune créature ; il y a un seul médecin qui a pu dire avec vérité : « c'est moi qui fais mourir et qui fais vivre, je blesse et je guéris. » L'importance exagérée qu'on attache à l'emploi d'un remède, au choix d'un médecin, les disputes passionnées qu'on entend tous les jours au sujet des divers systèmes de médecine, les regrets amers et parfois les reproches poignants qu'on s'adresse, après une issue malheureuse, de n'avoir pas employé tel remède plutôt que tel autre, consulté celui-ci plutôt que celui-là, tout cela prouve qu'on oublie constamment cette grande vérité : *c'est Dieu qui guérit* ; ni les remèdes, ni les hommes n'y peuvent rien ; les hommes ne sont que d'humbles instruments entre les mains de cet arbitre souverain, qui est le médecin des corps aussi bien que des âmes. Autant vaudrait dire qu'un ministre de l'évangile peut convertir lui-même le cœur d'un pécheur, que d'attribuer à un médecin le pouvoir de guérir le corps d'un malade. Sans doute, mes frères, en théorie vous reconnaissez bien qu'il en est ainsi ; c'est là, pensez-vous peut-être, une

vérité tellement élémentaire qu'il est inutile d'y tant insister : eh bien ! alors agissez dans la pratique comme étant persuadés de cette vérité ; alors travaillez à la guérison de vos maladies par la prière autant que par l'emploi des remèdes , et ne les employez jamais sans appeler la bénédiction de Dieu sur leur efficacité ; alors n'attachez pas cette importance de vie et de mort au choix d'un homme ou d'un système : le vrai médecin et le seul qui sache guérir , c'est le Seigneur ; le vrai système et le seul qui soit infail- lible , le seul qui s'applique à toutes les maladies , c'est la confiance en Dieu. Ai-je besoin d'ajouter que je n'entends nullement proscrire l'emploi des moyens humains pour obtenir la guérison ? Ces moyens , tout impuissants qu'ils sont par eux-mêmes , sont nécessaires dans ce sens que Dieu n'agit habituellement que par leur intermédiaire ; ils sont nécessaires comme le sont la prédication et la lecture de l'évan- gile pour la conversion des pécheurs , bien que cette conversion soit l'œuvre de Dieu lui-même. Ils sont nécessaires comme l'était pour la guérison d'Ezéchias l'emplâtre de figes sèches , ordonné par Esaïe , bien que cette guérison fût une réponse directe du Sei- gneur à ses prières ¹. Employez donc , mes frères , les moyens humains dont vous pouvez disposer et qui sont indiqués naturellement pour votre guérison ;

¹ Esaïe , XXXVIII.

n'en négligez pas un seul ; attachez-vous à choisir le médecin le plus instruit et le plus habile, les remèdes que l'expérience proclame les plus efficaces ; mais employez tout cela en priant, en ne voyant là que des instruments de la puissance de Dieu ; et si après tout vous n'obtenez pas le résultat désiré, si la maladie a une issue fatale, ne vous en prenez ni aux remèdes ni aux hommes, — prenez-vous-en hardiment à Dieu lui-même, non pour murmurer, non pour accuser sa providence, mais pour baisser la tête et adorer ; ne vous étonnez pas non plus si d'autres réussissent où vous avez échoué ; si, comme cela se voit tous les jours, les mêmes hommes, les mêmes systèmes, les mêmes remèdes tour-à-tour sauvent ou perdent, comme on dit, les malades ; voyez toujours là le doigt de Dieu, adorez dans tout cela les directions toujours sages et paternelles de sa providence.

Cherchons maintenant quelles sont les instructions salutaires que le Seigneur a cachées dans les maladies, et qu'il veut nous donner par leur moyen.

Les maladies nous prêchent d'abord la justice de Dieu et sa haine contre le péché ; car, si nous remontons à leur cause première, il est impossible de n'y pas voir un châtement infligé à la transgression de la loi.

Sans doute ce serait une idée fausse, et contraire

à l'esprit comme à la lettre de l'évangile, de voir dans chaque maladie la conséquence et le châtement d'un péché déterminé; et pourtant les cas de ce genre sont moins rares qu'on ne pense. Combien souvent le malade n'est-il pas obligé de rattacher son mal à tel péché que les hommes ignorent peut-être, mais dont lui et Dieu ont le secret? C'est peut-être l'intempérance, l'excès ou le raffinement dans les plaisirs de la table; ce sont peut-être d'autres excès plus honteux encore, qu'il faut laisser à la conscience du pécheur le soin de nommer. Il est des péchés qui portent leurs fruits de mort dès cette vie.

Toutefois, dans le plus grand nombre des cas, il serait téméraire de vouloir rattacher une maladie à un péché déterminé dont elle serait le châtement. C'est ce que nous montrent clairement, dans l'ancien testament l'exemple de Job, et dans l'évangile celui de l'aveugle-né ¹. Quand donc l'épreuve tombe sur un de vos frères, gardez-vous d'y voir l'indice d'une sévérité particulière du Seigneur à son égard; bien

¹ Jean, IX, 2, 3. « Maître, disaient les disciples à Jésus-Christ, qui a péché, celui-ci, son père, ou sa mère, qu'il soit ainsi aveugle? Jésus répondit : ce n'est point que celui-ci ait péché, ni son père, ni sa mère; mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. » Jésus ne voulait pas dire que cet aveugle ne fût pas, comme tous les enfants d'Adam, un pauvre pécheur digne de condamnation; mais il voulait dire que son infirmité n'était pas, comme les disciples se l'imaginaient, le châtement d'un péché déterminé.

souvent au contraire ce sont ceux que le Seigneur aime le plus qu'il afflige davantage. Mais il n'en est pas moins vrai que dans un sens général les maladies sont la conséquence et le châtiment du péché. Il n'y aurait point de maladies dans le monde s'il n'y avait point de péché. Dieu ne prend point plaisir à voir souffrir ses créatures; il ne les a pas créées pour la souffrance; il n'y avait point de souffrance dans l'Eden. Si l'homme est appelé à souffrir, si son corps est sujet aux infirmités et à la maladie, c'est qu'il a troublé par le péché l'ordre que Dieu avait établi; s'il souffre, c'est qu'il a lui-même obligé Dieu à lui envoyer la souffrance pour ne pas manquer à ses perfections adorables, pour ne pas violer cette justice qui exige impérieusement que le péché porte des fruits de mort. « Au jour que tu en mangeras, tu mourras : » cette mort, qui commença en effet dès l'instant qu'Adam eut transgressé la loi divine, comprenait toutes les misères, toutes les infirmités, toutes les souffrances de la vie présente, et en particulier les maladies. Les maladies sont une des manifestations les plus irrécusables et parfois les plus effrayantes de la justice de Dieu, de sa haine contre le péché. Allez visiter un de ces établissements publics où toutes les souffrances humaines se donnent rendez-vous; allez voir réunis par centaines ces malades qui parfois se tordent sur leur lit dans les convulsions de la douleur, et dites-nous comment un Dieu de

bonté, un Dieu qui est amour a pu infliger à sa créature de telles souffrances?... Ah! c'est que ce Dieu bon est en même temps un Dieu juste et saint; c'est qu'il ne peut pas rester indifférent à la transgression de sa loi; c'est qu'il faut absolument que l'ordre troublé par le péché soit rétabli par le châtement. Recueillons de nos maladies cette instruction humiliante et dure, mais salutaire. Quand nous sommes malades, « écoutons la verge et celui qui l'a assignée; » voyons dans le mal dont nous souffrons une forme de la malédiction divine prononcée contre le péché; et apprenons à détester ce péché qui porte dès ici-bas des fruits si amers!

Mais je me hâte d'ajouter que si les maladies nous préchent la justice de Dieu, elles nous préchent aussi, et bien plus encore, son amour. L'amour de notre père céleste paraît jusque dans les châtements qu'il nous inflige, et cela de deux manières.

Cet amour se montre d'abord en ce que dans nos maladies nous souffrons infiniment moins que nous n'avons mérité de souffrir, et que d'autres n'ont souffert. Que sont en effet vos souffrances auprès de celles qui ont été dispensées à un si grand nombre de vos frères? Que sont-elles auprès des souffrances de ce fidèle serviteur de Dieu qui disait : « il m'a été assigné des nuits de travail; » de ce Job dont le corps, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, était couvert d'ulcères; à qui l'intensité de ses douleurs ne laissait pas un moment de répit, ni le jour

ni la nuit; dont les courts instants de sommeil étaient troublés par des rêves non moins affreux que ses veilles; chez qui une angoisse morale sans exemple aiguës encore la douleur physique; que ses amis, au lieu de le soutenir par leur sympathie accablent des accusations les plus injurieuses, et à qui sa femme, pour toute consolation, adresse cette horrible ironie: « bénis Dieu et meurs! » Que sont-elles vos souffrances, auprès de ce que vous avez vu souffrir à telle ou telle personne de votre connaissance que votre mémoire peut vous rappeler; auprès de ce que vous verriez souffrir dans ce moment même, si vous étiez transporté tout-à-coup dans une salle d'hôpital? Que sont-elles surtout auprès de ce qu'a souffert le fils de Dieu; auprès de cette nuit terrible de Gethsémané, et de ce jour plus terrible encore de la croix; auprès des tortures atroces qui faisaient tressaillir toutes les fibres de son corps, en même temps que toutes les facultés de son âme étaient accablées sous les angoisses de la malédiction divine¹? Que sont-elles enfin, vos souffrances dans la maladie, auprès de ce que vous avez mérité de souffrir, et de ce que vous auriez souffert infailliblement si un rédempteur ne s'était pas chargé de votre enfer? que sont ces quelques jours de douleur et ces quelques nuits d'insomnie, auprès du « feu qui ne s'éteint point, » du « ver qui ne

¹ Gal., III, 43.

meurt point, » de ces « ténèbres de dehors où il y a des pleurs et des grincements de dents?... » Oui, Seigneur, ta bonté, ton amour éclate visiblement dans les souffrances mêmes que tu nous envoies : car tu nous épargnes ; car ces douleurs ne sont rien auprès de ce que nous aurions pu souffrir, et de ce que nous avons mérité !

Mais ce n'est pas seulement de cette manière négative que la maladie nous prêche la bonté de Dieu ; elle est chargée de nous apporter de sa part des bienfaits positifs, des grâces toutes spéciales. C'est là le vrai but qu'il se propose quand il nous l'envoie ; elle n'est pas seulement une punition du péché, elle est avant tout un moyen de bénédiction ; et même, s'il nous punit, ce n'est que pour nous bénir : réconcilié avec nous par Jésus-Christ, il est devenu à notre égard le plus tendre des pères ; « ce n'est pas volontiers qu'il nous afflige, » et s'il le fait ce ne peut être que dans des vues d'amour. Par la maladie le Seigneur veut nous faire acquérir une foule de vertus précieuses que nous n'apprendrions pas sans elle. Il n'est pas une seule des vertus chrétiennes qui ne trouve à se retremper sur un lit de souffrance, qui ne puise des forces inconnues dans les infirmités de la maladie. Si je voulais énumérer tous les effets salutaires que cette épreuve peut produire dans nos âmes, et qu'elle doit produire sous la bénédiction du Seigneur, le champ s'ouvrirait sans limite à mes

réflexions, et je n'aurais jamais fini; car il faudrait embrasser la vie chrétienne tout entière. Il faut nécessairement me contenter de glaner dans ce champ immense, et de vous signaler quelques effets salutaires qui semblent avoir un rapport plus direct avec ce genre d'épreuve.

Parmi les vertus chrétiennes que la maladie doit produire ou fortifier en nous, se présente en première ligne la patience. La patience est un fruit qui mûrit sur l'arbre de la douleur; nous ne savons pas ce que c'est que la patience aussi longtemps que nous n'avons pas souffert. Il manquerait donc quelque chose à notre éducation spirituelle et à notre caractère chrétien, si nous ne passions point par ce creuset de la souffrance. « Il faut, » dit saint Jacques, qui semble avoir médité particulièrement sur ce sujet, « il faut que la patience ait une œuvre parfaite, afin que vous soyez vous-mêmes parfaits et accomplis. Estimez donc comme le sujet d'une parfaite joie les diverses épreuves qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. » « Nous nous glorifions même dans les afflictions, » dit saint Paul, « sachant que l'affliction produit la patience. » En effet, comme je le disais, sans épreuve il ne peut y avoir de patience; et parmi toutes les épreuves qui peuvent nous être dispensées, il n'en est aucune qui soit mieux faite pour exercer cette vertu divine que les souffrances de la maladie. Quand nous sommes couchés sur un lit de lan-

gueur; quand il nous est assigné, comme à Job, « des nuits de travail; » quand il nous faut soupirer longtemps après un sommeil qui nous fuit toujours; quand la douleur enfonce dans notre chair son aiguillon, et que toute la science humaine se montre impuissante à la conjurer, — alors nous sentons bien que notre seul refuge est dans la patience, que notre seule force est dans la soumission à la volonté du Seigneur, dans l'attente paisible et patiente de sa délivrance; alors nous sentons le prix de ces paroles de saint Jacques : « mes frères, prenez pour exemple d'affliction et de patience les prophètes qui ont parlé au nom du Seigneur. Voici, nous tenons pour bienheureux ceux qui ont souffert. Vous avez appris quelle a été la patience de Job, et vous avez vu la fin du Seigneur à son égard : car le Seigneur est plein de compassion et de miséricorde. »

Au reste, ce que je dis ici ne s'applique pas seulement aux maladies aiguës, violentes, à celles qui nous retiennent sur un lit de souffrance; j'ai également en vue cet état intermédiaire dont je parlais tantôt, qui n'est ni la maladie ni la santé, qui est plus pénible parfois que la douleur même, qui tout en nous laissant une certaine activité extérieure, attache à tout ce que nous faisons un indéfinissable malaise, et sans nous permettre les douceurs de l'inaction nous ôte l'entrain, l'énergie, la joie de l'activité. Ce genre d'épreuve exerce la patience tout autant, si ce n'est

davantage, qu'une maladie violente et passagère; et là aussi le Seigneur dans son amour a caché des bénédictions d'autant plus précieuses, qu'il faut les acheter plus cher; plus l'écorce est amère, plus le fruit qu'elle recèle sera doux. Ah! ne vous laissez pas arrêter par cette apparence d'amertume : sachez à travers l'épreuve discerner l'amour de votre père céleste, et bénissez-le de ce qu'il vous apprend à cette rude école une vertu si excellente et si nécessaire.

Cette vertu de la patience, utile et précieuse pour vous-mêmes, sera aussi une bénédiction pour tous ceux qui vous approchent, par l'exemple que vous leur donnerez. Parce que Dieu vous a couché sur un lit de langueur, ce n'est pas à dire que vous n'avez plus rien à faire pour le bien des hommes. Malades, vous avez tous une œuvre importante qui vous est confiée par le Seigneur, et cette œuvre-là c'est par la patience que vous l'accomplirez. Par la patience vous pouvez encore, dans l'état d'inaction où vous êtes réduits, faire plus du bien autour de vous, être plus utiles à votre famille et à l'humanité que vous ne l'étiez par votre activité même. Une maladie supportée avec la patience que donne la foi est une prédication plus puissante que tous les discours les plus éloquents.

Un autre effet salutaire de la maladie, c'est de nous faire apprécier davantage le bonheur du ciel. Quand nous jouissons du bien-être qui accompagne la santé,

il nous arrive facilement d'oublier qu'ici-bas n'est pas notre lieu de repos et notre vraie patrie; la santé fait l'effet d'un prisme à travers lequel nous voyons toutes choses, le monde moral comme la nature physique, sous des couleurs riantes, sous un aspect favorable; nous prenons en quelque sorte notre parti des misères attachées à une vie que la santé nous rend si douce, et nous dirions volontiers comme Pierre sur le Thabor : « nous sommes bien ici, plantons-y nos tentes ! » Mais cette illusion n'est plus possible quand survient la maladie; la souffrance physique nous rend attentifs à toutes les imperfections de la vie présente, nous sentons alors que nous sommes ici-bas étrangers et voyageurs; nous soupçons alors après notre domicile céleste, après ce corps nouveau et glorieux qui ne sera plus sujet aux infirmités ni à la mort. Alors la promesse de la vie éternelle nous devient précieuse, et le ciel devient pour nous une réalité; alors nous nous transportons par la foi dans ce bienheureux séjour où la souffrance aussi bien que le péché ne sera plus, où Dieu essuiera toute larme de nos yeux; alors nous comprenons cet ardent désir de la gloire à venir qui remplissait le cœur de saint Paul, et nous disons avec lui : « nous savons que si notre maison terrestre est détruite, nous avons dans les cieux une maison éternelle qui n'est point faite par la main des hommes. Car nous gémissons dans cette tente, désirant avec ardeur de nous revêtir de notre domicile

céleste. » Mes frères, quand vous serez malades, cueillez encore sur l'arbre de la douleur ce fruit béni, ce fruit de foi et d'espérance; regardez en haut, anticipez les joies du ciel, appelez les anges et Jésus lui-même autour de votre lit de souffrance comme ils seront bientôt autour de vous dans le paradis, déchirez par la foi ce voile de tristesse et de douleur qui ne vous enveloppe que pour un moment, ouvrez-vous à travers le voile une échappée lumineuse sur la gloire du siècle à venir, et connaissez enfin par une bienheureuse expérience la vérité de ces paroles de David : « l'Éternel transformera tout ton lit quand tu seras malade ! »

Je dois signaler encore, parmi les heureux effets de la maladie, celui de nous porter à l'examen de nous-mêmes. Cet examen si nécessaire, hélas ! et si facilement oublié dans l'état de santé, ne peut guère avoir lieu sérieusement que dans la maladie. Quand nous jouissons du bien-être physique, quand nous pouvons vaquer sans obstacle aux occupations de la vie active, alors nous oublions de nous replier sur nous-mêmes; nous négligeons de nous examiner, nous laissons s'enraciner dans notre cœur des habitudes mauvaises; nous restons indifférents aux vertus qui nous manquent encore et qu'il nous faudrait acquérir; nous laissons passer bien des péchés sans confession, sans repentance et sans amendement. Mais quand la main du Seigneur nous frappe, et nous

retient sur notre lit , alors il faut bien détourner notre attention de l'activité extérieure et la reporter sur nous-mêmes ; ces longues heures de loisir forcé que nous fait la maladie semblent nous être ménagées tout exprès pour passer en revue notre vie morale, pour sonder notre cœur, pour examiner une à une nos actions, nos paroles, nos pensées les plus secrètes, pour les juger à la lumière de la conscience et de l'Écriture, pour fortifier les côtés faibles, pour former de saintes résolutions, pour corriger ce qu'il y a de mauvais dans nos habitudes, pour arracher avec le secours de la grâce les racines du péché, pour accomplir en un mot cette réforme intérieure dont nous avons sans cesse besoin, qui doit durer toute notre vie, mais que nous oublions sans cesse quand tout va bien pour nous. Mes frères, tirez encore ce fruit de vos maladies. Recherchez soigneusement, quand vous êtes malades, quels sont les péchés que vous avez tolérés dans votre cœur et dont le Seigneur a voulu vous purifier par cette épreuve; quelles sont les vertus qui vous manquent et qu'il a voulu vous faire acquérir; humiliez-vous, accusez-vous, repentez-vous, amendez-vous; que le temps perdu pour l'activité extérieure soit gagné pour votre vie morale; et qu'en vous relevant de votre lit de maladie vous puissiez apporter un nouveau zèle et un cœur plus pur à l'accomplissement de tous vos devoirs. Alors vous sentirez que le Seigneur, en vous frappant vous bénissait, et

vous pourrez dire avec David : « il m'est bon d'avoir été affligé, afin que j'apprenne les statuts! »

Enfin le dernier fruit que nous devons recueillir de la maladie, c'est d'en prendre occasion de nous préparer à la mort. En tout temps nous avons besoin de nous tenir prêts à mourir, car nous tendons sans cesse vers la mort; mais cette nécessité de nous préparer à la mort n'est jamais plus sensible qu'à l'heure de la maladie. Quand donc vous serez malades, mes chers frères, placez-vous sérieusement en présence de cette pensée redoutable peut-être, mais assurément salutaire parce qu'elle est vraie : « je dois mourir. » Dussiez-vous survivre à la maladie présente, ce qui n'est pas certain, une chose est certaine, c'est que la mort, un peu plus tôt ou un plus tard, ne manquera pas de frapper à votre porte : il faut donc vous y préparer. Êtes-vous prêts à mourir ? question que vous devez vous adresser en tout temps, mais surtout lorsque vous êtes malades. Votre foi repose-t-elle sur un fondement solide, vos convictions sont-elles réelles et profondes ? Jésus est-il réellement pour vous un sauveur, est-il votre sauveur ? avez-vous reçu dans votre cœur par le Saint-Esprit l'assurance que tous vos péchés sont pardonnés, expiés par le sang de la croix ? en un mot, êtes-vous en paix avec Dieu ? Cette foi dont vous faites profession, et que je veux supposer sincère, est-elle plus qu'une conviction de votre esprit, est-elle une affection de votre cœur, une

vie de votre âme? s'est-elle montrée chez vous par un dévouement sans réserve à votre devoir, à la volonté de Dieu, au bien de vos frères? avez-vous prouvé par vos œuvres que votre foi n'est pas une foi morte? avez-vous été en bon exemple autour de vous? n'avez-vous point de tort à réparer envers quelqu'un, point de restitution à accomplir, point de pardon à demander? Si cette maladie devait être pour vous la dernière, votre fin serait-elle une mort chrétienne? pourrait-on vous appliquer cette parole de l'Écriture: « heureux ceux qui meurent dans le Seigneur! » pourrait-on dire de vous avec assurance que « vous vous reposez de vos travaux, et que vos œuvres vous suivent? » le Seigneur au jour du jugement vous accueillerait-il avec ces douces paroles: « cela va bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup; entre dans la joie de ton Seigneur?... » Profitez, mes frères, du temps de la maladie pour vous adresser sérieusement ces questions; n'attendez pas pour vous préparer à la mort que la mort soit imminente; quand elle sera imminente il ne sera plus temps de vous y préparer, vous n'aurez plus la liberté d'esprit et de cœur nécessaire pour ce grand travail, le plus grand que vous puissiez jamais avoir à faire dans ce monde. Pour vous aider dans ce travail intérieur, appelez les ministres de l'évangile, demandez-leur de prier avec vous et de vous lire la parole de Dieu; suivez en cela

l'exhortation de saint Jacques : « y a-t-il quelqu'un d'entre vous qui soit malade ? qu'il appelle les anciens de l'église afin que ceux-ci prient pour lui. » Mais ne vous contentez pas, comme le font trop souvent les malades, d'*écouter* les ministres de l'évangile : parlez-leur vous-mêmes, ouvrez-leur votre cœur, dites-leur les besoins de votre âme pour qu'ils puissent y approprier leurs exhortations et leurs prières ; faites en un mot pour le médecin de l'âme ce que vous faites pour celui du corps. Quel ne serait pas l'embarras de votre médecin, si vous vous contentiez d'attendre passivement ses prescriptions sans rien dire pour le diriger, sans lui indiquer les symptômes particuliers de votre maladie, les organes qui en sont le siège et auxquels il faut appliquer le remède ? agissez de même à l'égard du ministre de l'évangile ; apprenez à étudier votre âme, à connaître ses besoins, ses maladies, ses côtés faibles ; que ces choses deviennent entre vous et votre pasteur le sujet de ferventes prières, en même temps que de conversations sérieuses, approfondies, adaptées à votre état particulier, et qui puissent, sous la bénédiction de Dieu, contribuer à vous mettre en état de mourir en paix.

Heureux serez-vous, mes frères, quelle que doive être l'issue de votre maladie, si elle a pour effet de vous préparer à la mort ! C'est là, ne l'oublions pas, la seule chose nécessaire pour chacun de nous. La mort, voilà le but suprême vers lequel nous tendons

sans cesse , dont chaque instant nous rapproche et pour lequel tout doit nous préparer. Mourir dans la paix du Seigneur ; mourir dans le sentiment intime du pardon de nos péchés et de notre réconciliation avec Dieu ; mourir dans l'espérance assurée d'une glorieuse immortalité ; mourir dans la communion de Jésus, et traverser la sombre vallée soutenu par la houlette du bon berger ; entendre à notre dernier moment la voix de Jésus qui nous dit : « aujourd'hui même tu seras avec moi en paradis ! » — que sont, auprès d'un tel bonheur, tous les trésors de la terre et toutes les joies de cette vie ! Ah ! qu'un tel bonheur devienne le nôtre ! que la maladie , cette dispensation du Seigneur à la fois sévère et paternelle, serve à nous faire acquérir ce plus précieux de tous les biens ; et quand notre heure sera venue — cette heure qui viendra bientôt — « que nous mourions de la mort des justes , et que notre fin soit semblable à la leur ! » Amen.

Avril 1852.
